

EGYPTE, LA CURIOSITÉ ET LE PRETEXTE

*Jean-Pierre ADAM**

S'il est assuré que ce sont bien les découvertes, purement accidentelles, des cités du Vésuve, Herculanium en 1711 et Pompéi en 1748, qui ont, pour la première fois dans l'Histoire, ouvert la voie de l'Archéologie, il n'en est pas moins vrai que l'Égypte antique constituait, de très loin, le monde disparu dont l'existence était assurée mais la méconnaissance à peu près totale, qui exerçait la fascination la plus forte.

En effet, outre les vestiges monumentaux, même terriblement mutilés, de la grandeur de Rome, l'Antiquité avait laissé au monde médiéval, par la grâce sublime du scriptorium des abbayes, une masse considérable de documents écrits, tant grecs que latins, constituant la mémoire fidèle de ce que l'on considérait comme un âge d'or de la pensée et de l'art. L'Égypte, dont on savait l'éloignement dans le temps et l'espace, était perceptible par les textes bibliques (*Genèse* et *Exode*) ou les récits de voyageurs grecs et romains, mais les merveilles qu'elle recelait ne pouvaient être qu'imaginées et, malgré la multiplication des contacts directs, particulièrement à partir des croisades, le mystère engendré par son écriture incompréhensible, ne pouvait que stimuler la plus vive curiosité.

Il est communément admis que la découverte de l'Égypte par les voyageurs est une habitude culturelle née à la suite de l'expédition française, organisée par Talleyrand et réalisée par Bonaparte entre 1798 et 1801¹. De cette aventure, dans laquelle la part scientifique était initialement mineure, l'Histoire retient que l'objectif essentiel, politique et militaire, fut un échec, l'armée française étant enfermée dans sa conquête par la suprématie navale anglaise, mais l'objectif accessoire, la découverte d'un pays et de son histoire, fut la première grande page de l'archéologie et de l'ethnologie.

Dans le plan de conquête, l'Égypte aux mains de la France devait servir de barrage aux relations de l'Angleterre avec l'Orient ; il convenait, afin de stabiliser économiquement le pays en développant ses ressources, de dresser un inventaire de ses richesses existantes ou potentielles et d'en sélectionner les secteurs les plus porteurs. Le recueil des informations archéologiques n'était, dans ce vaste programme, qu'un élément tout à fait mineur. Ce n'est, en réalité, qu'une fois installés en Égypte, et contraints d'y demeurer, que les savants, les artistes et les militaires français se sont passionnés pour la vallée du

* C.N.R.S. - Institut de Recherche sur l'Architecture Antique.

¹ F. Beaucour, Y. Laissus, C. Orgogozo, *La découverte de l'Égypte*, Flammarion, Paris, 1989.

Nil et son patrimoine monumental, et ont entrepris le travail formidable d'enregistrement devant aboutir à la publication fameuse que l'on sait.

Mais avant de rechercher les témoignages de cette curiosité, récente, chez les Européens, il n'est pas inutile de dire que les premiers voyageurs d'Égypte furent les Égyptiens eux-mêmes ; en effet, rares sont les sanctuaires sur les murs desquels on ne trouve pas des *graffiti*, laissés par de pieux pèlerins, venus de régions éloignées de la vallée du Nil rendre hommage au dieu du lieu. La littérature égyptienne elle-même nous confirme la réalité de la banalisation des voyages, à travers plusieurs récits, dont le plus fameux est, sans conteste, celui des *Aventures de Sinouhé*, dont l'écriture remonte à la XII^e dynastie². Ce récit, dont manque la première partie, relate les péripéties d'un jeune Égyptien contraint de fuir son pays et se rendant dans plusieurs pays asiatiques, dont la Palestine et la Jordanie, dont il décrit les mœurs ; mais il parcourt aussi une partie du Delta, faisant ainsi connaître aux lecteurs de Moyenne ou de Basse Égypte des contrées fort différentes des leurs.

Mais ce n'est que très récemment, depuis que Champollion a ouvert magistralement la voie d'accès à l'écriture égyptienne, que l'on peut connaître cette curiosité périégésique des Égyptiens, avant lui, ce sont, on l'a dit, les auteurs antiques, essentiellement les Grecs, qui avaient fait parvenir les premières et seules informations sur l'Égypte pharaonique, dont l'héritage essentiel, toujours en usage à notre époque, est un vocabulaire hellénisé de noms de rois, de lieux ou de monuments.

Le premier auteur que l'on cite, avec raison, est Hérodote, dont la relation d'un voyage en Égypte, au Ve s. av. J.-C., constitue la première enquête non seulement ethnographique mais aussi archéologique relative à ce pays, puisque plus de deux mille ans le séparaient de la construction des grandes pyramides. Si les informations qu'il donne, et qu'il révèle tenir des prêtres égyptiens, ne sauraient être confirmées, elles contiennent probablement une part de réalité, mais l'on peut vérifier, par contre, l'approximation correcte qu'il donne des dimensions au sol de la pyramide de Khéops³. Après Hérodote vint, au III^e s. av. J.-C., Manéthon, un prêtre égyptien fort érudit, parlant et écrivant le grec, qui rédigea dans cette langue une Histoire de l'Égypte, les *Aegyptiaca*, donnant la division historique en trente dynasties, avec les noms, hellénisés, de tous les rois⁴.

On peut encore mentionner Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, I, 63), Strabon (*Géographie*, XVII, I), Pline (*Histoire Naturelle*, XXXVI, 16, 17) et Plutarque, auteur d'un *De Iside et Osiride*, particulièrement érudit et précis⁵. Enfin, on ne saurait oublier les relations, d'un ton fort différent il est vrai, de Jules César, relatant son expédition orientale des années 48-47, l'ayant conduit en Égypte, où il vécut l'idylle que l'on sait.

Indépendamment de ces relations écrites, les traces, révélées par l'archéologie, d'une pénétration de la culture égyptienne en Italie, dès l'époque tardo-républicaine, suffisent à convaincre de la grande curiosité que cette contrée suscitait dans le monde greco-latin.

² Le récit des voyages de Sinouhé se déroule entre les règnes d'Amenemhat Ier et de Sésostri Ier (entre 1960 et 1930 env.). Le manuscrit original sur papyrus (*Papyrus de Berlin*, n° 1, doublé d'un texte partiel sur un ostracon du B.M.), comprenant 311 lignes de texte, est bien daté de la XIX^e dyn. (XIII^e s. av. J.-C.), mais il s'agit de la copie d'un texte composé durant la XII^e dyn. Voir la traduction commentée par G. Maspero, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, dans leur nouvelle édition : Maisonneuve et Larose, Paris, 1988.

³ Hérodote, *Histoires*, 129 ; J.-P. Adam et N. Blanc, *Les Sept Merveilles du Monde*, Périn, Paris 1989, p. 80 à 82. Hérodote estime chaque côté de la Grande Pyramide à 8 plèthres ou 800 pieds, soit, avec un pied de 29,57 cm, une longueur de 235,56 m ; la réalité est de 230 m.

⁴ La chronologie de Manéthon est confirmée, et complétée, par Erastosthène et par le pseudo-Apollodore. D'autres documents proprement égyptiens enrichissent ces informations, ce sont : les tables d'Abydos et de Saqqara, la pierre de Palerme, le papyrus royal de Turin et la liste de la "chambre des ancêtres" de Thoutmosis II (au Louvre).

⁵ Les exégètes de Shakespeare savent combien cet auteur a largement exploité l'œuvre historique de Plutarque — lequel eut accès aux écrits de Manéthon — notamment ses *Vies parallèles*, afin d'y puiser l'essentiel de ses informations sur l'Antiquité.

Profondément imprégnés d'hellénisme et ayant syncrétisé leur religion avec la mythologie grecque, allant jusqu'à mêler des protagonistes de la guerre de Troie à la fondation de Rome, les Romains, avec la culture égyptienne, découvrirent un univers totalement différent. Eux, qui empruntaient aux peuples conquis les éléments de l'art de bâtir qui leur paraissaient les plus harmonieux et les plus efficaces, s'ils introduisirent des rudiments d'égyptomanie dans leur pays, n'osèrent, ou ne surent, jamais reproduire l'architecture de ses temples. Seule, la pyramide de Caius Cestius, témoigne de cette admiration pour un art monumental qui fascinait et forçait au respect. Toutefois, la présence la plus spectaculaire de l'Égypte pharaonique à Rome, est marquée par les treize obélisques, plus que n'en recèle encore l'Égypte, transportés jusqu'à la capitale de l'Empire et redressés, à partir du pontificat de Sixte Quint, par l'architecte Dominique Fontana.

Les témoins de cette fascination nous les trouvons sous la forme de décors dits "égyptianisants" et, plus profondément peut-être, dans la découverte de cultes rendus aux dieux de l'Égypte. C'est la grande "mosaïque du Nil", retrouvée à Palestrina, l'antique Preneste, qui semble en être le document le plus ancien que nous ayons. On y voit un rassemblement synthétique de scènes se déroulant sur les bords du Nil, et sur lesquelles on peut voir, dans un paysage évocateur, des temples avec colosses et procession, des kiosques et monuments divers, des navires égyptiens caractéristiques et des animaux représentatifs de la faune nilotique⁶. Au début de l'époque impériale, les marques de l'influence égyptienne se multiplient, non seulement à travers l'attrait pour un art exotique, comme le prouvent les nombreux décors égyptianisants de Pompéi, mais, plus encore peut-être, par les idées fascinantes contenues dans la religion osiriaque, introduisant l'idée de résurrection et dont les "mystères", comparables à ceux d'Eleusis, et les étranges processions musicales, renouvelaient singulièrement les cultes flous attachés à la mythologie greco-romaine. La découverte à Pompéi, dès 1765, d'un temple dédié à Isis, mais construit à la mode romaine, puis, par la suite, d'une fresque d'Herculanum figurant une cérémonie religieuse égyptienne, ont précocement confirmé la puissance de pénétration des idées venues de la vallée du Nil et démontrent que cette contrée lointaine était plus familière aux Romains qu'elle ne le sera aux Européens, au moins jusqu'au retour de l'expédition de 1798⁷.

Les Grecs, du reste, vont participer au legs égyptien et à sa diffusion, surtout à partir de l'installation de la dynastie ptolémaïque, en y ajoutant leurs propres interprétations, non seulement par la déformation, compréhensible, des noms mais par le biais de leur syncrétisme religieux. On sait que, dans un but tout politique, les Ptolémées avaient assuré la promotion d'une divinité nouvelle, Sérapis, mélange du taureau divin Apis et d'Osiris avec les Grecs Asclépios, Dionysos et Zeus ; parallèlement à cet amalgame, ils vont également contribuer à diffuser une vision fautive de l'Égypte, par une mauvaise compréhension de certains aspects de sa religion. C'est ainsi que l'assimilation à Hermès du dieu Thot, représenté sous la forme d'un ibis ou d'un homme à tête d'ibis, donna naissance à l'Hermès Trismégiste — "trois fois grand" — fondateur des livres secrets et de l'alchimie. Il est vrai que Thot passait pour être l'inventeur de l'écriture — il était le protecteur des scribes — et en tant que tel il détenait le secret de tous les livres sacrés, ce qui lui valait de connaître la magie. C'est cette dernière attribution qui séduisit les Grecs, chez qui Hermès était le père de l'écriture, et qui donnèrent naissance à une Égypte toute

⁶ Cette mosaïque semble bien avoir été exécutée vers 80 av. J.-C., par des mosaïstes alexandrins. Henri Lavagne, outre les critères stylistiques, s'appuie sur un texte de Pline (XXXVI, 189), évoquant semblable ouvrage commandé par Sylla pour le temple de Preneste ; cf. H. Lavagne, *Operosa antra, recherche sur la grotte à Rome de Sylla à Hadrien*, BEFAR 272, 1988, p. 227 à 256.

⁷ La dédicace du temple d'Isis précise qu'il fut reconstruit à ses frais par un pieux Pompéien après qu'il eut été détruit par un tremblement de terre (le séisme de l'an 62), preuve de son antériorité à cette date. Voir V. Tran Tam Tinh, *Essai sur le culte d'Isis à Pompéi*, Paris 1964 ; A. et M. De Vos, *Pompéi, Ercolano, Stabia*, Guide archeologica Laterza, Rome-Bari 1982, p. 72 à 78. Sur la présence à Rome des cultes égyptiens (et orientaux), voir M. Le Glay, *La religion romaine*, Armand Colin, Paris, 1971, p. 287 à 304.

emplies de mystères, idées qui furent largement répandues par les tardives spéculations alexandrines, lesquelles ne devaient plus grand-chose à la mentalité pragmatique égyptienne.

C'est l'accès aux écrits antiques qui renouvela, dès le Moyen-Age, le succès, d'autant plus grand qu'il passait pour répréhensible, de l'Hermès Trismégiste, des "livres hermétiques" et de l'alchimie, succès qui ne fit que croître à la Renaissance, contribuant à donner de l'Égypte, au moment où les voyages permettaient une redécouverte intelligente, une image particulièrement fautive, accrue et alimentée par l'hermétisme, authentique celui-là, de son écriture. L'exemple le plus convaincant de cette contamination bêtifiante venue de l'Égypte alexandrine est, sans conteste, l'astrologie, qui ne fut jamais égyptienne mais fut importée tardivement de Mésopotamie, au plus tôt lors de l'occupation perse, et développée par la colonie grecque d'époque ptolémaïque, en même temps qu'un certain nombre d'autres perversions nées du goût incontestable des Grecs pour l'hermétisme⁸.

De l'architecture égyptienne, le Moyen-Age, dont les contacts de pèlerins ou de croisés se limitèrent au Delta et à Memphis, ne retint que les grandes pyramides. Leur interprétation la plus connue, empruntant à la Bible (*Genèse* 41, 1 à 49), est celle qu'en donne une mosaïque de voûte, du XIII^e s., de la basilique Saint Marc de Venise, transformant ces tombeaux en greniers à blé ; illustrant ainsi l'épisode de Joseph conseillant à Pharaon d'engranger des céréales en prévision des années de vaches maigres⁹. Cette image, rassurante, parce que biblique et fonctionnelle, sera véhiculée durant plusieurs siècles, puisqu'on la retrouve en vignette sur la mappemonde du religieux cosmographe Fra Mauro en 1459¹⁰.

Pourtant plusieurs pèlerins laissèrent quelques relations de leur passage à Giza et auraient pu réaliser que les pyramides n'avaient guère une structure propre à en faire des greniers ; c'est ainsi que le baron d'Anglure, en pèlerinage en 1395, rapporte qu'il assista à des opérations de récupération de matériaux sur les grandes pyramides, dont, dit-il, "nous veismes cheoir les grosses pierres comme muiz a vin que iceulx massons abatoient". D'Anglure précise plus loin : "Vous devés savoir que ces ditz gregniers sont appelez les Gregniers Pharaon"¹¹.

Cependant, les pèlerins, malgré leur curiosité, ne sont pas encore déterminés à effectuer des détours hors des stricts lieux nommés par la Bible ou fréquentés par la Sainte Famille en fuite ; ce n'est qu'au siècle suivant, en 1482, qu'un échevin de Gand, Joos van Ghistele, pousse jusqu'à la Moyenne Égypte en longeant les côtes de la Mer Rouge, aborde à Qoseir et, de là, traversant le désert oriental, rejoint la vallée du Nil à Qena à seulement 60 kilomètres de Louxor qu'il ne connaîtra pas.

Il semble assuré pourtant, que d'autres voyageurs, muets ou auteurs d'ouvrages disparus, ont réalisé le périple de Haute-Égypte, et il n'est pas exclu de penser que les

⁸ Les "zodiaques" égyptiens comportant les douze signes, appartiennent aux dernières époques de l'Égypte ptolémaïque et romaine, quant aux décans, c'étaient des constellations dont l'apparition dans le ciel permettait de fixer les heures nocturnes ; ils n'ont, pas plus qu'aucun "zodiaque", jamais déterminé pour les Égyptiens le sort des hommes.

⁹ Les pyramides sont représentées deux fois sur la mosaïque d'une coupole de l'atrium, dans l'angle nord-ouest ; on y voit le stockage des gerbes de blé effectué par une ouverture cintrée. Voir la couverture photographique complète et les commentaires de restauration dans : O. Demus et alii, *Venise : Saint Marc, les mosaïques, l'histoire*, ENEL CELIV, Milan, Paris 1991. La plus ancienne interprétation connue des pyramides comme étant les greniers évoqués par Joseph, se trouve déjà chez plusieurs auteurs antiques du IV^e s., dont Julius Honorius et Rufin, on la retrouve en 1173 sous la plume du voyageur Jean de Tulède. Voir, de George Goyon, *Les inscriptions et graffiti des voyageurs sur la Grande Pyramide*, Le Caire, 1944.

¹⁰ La mappemonde de Fra Mauro est demeurée, là où l'auteur l'avait exécutée, au monastère de San Michele de Murano.

¹¹ Cité par Jean-Philippe Lauer, *Le mystère des pyramides*, Presses de la Cité, Paris 1988, p. 27-28. Voir également Jean Leclant, "De l'égyptophilie à l'égyptologie : érudits, voyageurs, collectionneurs et mécènes", *CRAI*, 1985, 20, p. 3 à 20.

documents rapportés par certains d'entre eux aient été exploités, au moins au XVI^e s., par les auteurs de cosmographies dont les sources ne sont pas toujours citées¹² bien que certains d'entre eux aient effectivement voyagé en Orient.

Cependant, l'image trop longtemps entretenue des greniers de Joseph, s'estompe grâce aux voyageurs les plus réalistes qui proposent d'y voir ce qu'elles sont, c'est-à-dire des tombes royales, tel Breydenbach en 1486 et, plus précis encore Jehan Thenaud, faisant partie en 1512 de l'ambassade envoyée en Egypte par Louis XII¹³. Dès lors, la curiosité l'emporte sur la recherche systématique des lieux bibliques et les descriptions se font aussi réalistes qu'objectives, même si les gravures publiées demeurent souvent fantaisistes. André Thevet fait paraître à Lyon, entre 1534 et 1556, sa célèbre *Cosmographie du Levant*, pour l'illustration de laquelle il fait appel au grand talent de Jean Cousin le Père, et dans laquelle on voit une grande pyramide fort aiguë, munie d'une ample fenêtre et montée sur un podium, tel un petit monument funéraire romain. Devant une représentation aussi éloignée de la réalité, on est en droit de mettre en doute l'authenticité de la rencontre de l'auteur avec les pyramides de Giza ; pourtant ce dernier s'exprime en voyageur et en témoin : "C'étaient les sépultures des rois, comme il appert par Hérodote et de ce que j'ai fait l'expérience, car j'ai vu, dans une pyramide, une grande pierre de marbre taillée en façon de sépulcre". Mais il est bon de rappeler que c'est également à Thevet et Cousin, que l'on doit l'image indélébile d'un Colosse de Rhodes, dressé en héros antique, brandissant une lance et un glaive et se tenant les jambes écartées au dessus de la passe du port de Rhodes. Dans toute sa grandiose fantaisie, et en raison même de son caractère irréel, cette statue, on le sait, franchira les siècles pour parvenir jusqu'à l'époque contemporaine, et terminer son histoire en apothéose dans un film peplum de Sergio Leone.

Pourtant, dès 1540, Sebastiano Serlio, dans son *Terzo libro dell'architettura*, paru à Venise en 1540, donnait de la Grande Pyramide une image relativement réaliste, bien qu'il n'ait pas vu lui-même ce monument¹⁴. Les images fantaisistes se poursuivront, cependant, particulièrement dans les ouvrages, de plus en plus répandus, traitant des Sept Merveilles du Monde, comme l'étrange pyramide à degrés et soubassement sculpté, gravé par P. Gale en 1572 pour les *Octo* (chiffre ambitieux !) *Mundi Miracula* de Martin Van Heemskerck (fig. 1).

Les dessins vont se multiplier dans le courant du siècle suivant, oscillant entre fantaisie et réalisme et il faut attendre le début du XVIII^e s., pour que paraisse en France la première coupe exacte, aux proportions près, de la Grande Pyramide. Ce document est dû au consul général en Egypte, Benoît de Maillet, en poste de 1692 à 1708, lequel, non seulement explore, mesure et relève les galeries et salles du monument, mais en donne une interprétation qui n'a guère été modifiée depuis¹⁵. Dès lors, les pyramides sortent définitivement de la légende pour entrer dans l'histoire de l'art monumental et poser les premiers jalons de l'égyptologie.

Outre cette abondante iconographie, bien peu fiable en vérité au moins jusqu'au XVIII^e s., il n'est pas sans intérêt de citer deux auteurs de la fin du XVI^e s., pratiquement méconnus et sans fonction diplomatique particulière, un Vénitien et un Français, décrivant l'Egypte, ses monuments, les mœurs de ses habitants, sa flore et sa faune, en observateurs complets.

¹² J. Leclant, *op. cit.*, p. 6.

¹³ J.-Ph. Lauer, *op. cit.*, p. 29 et n. 30.

¹⁴ Maria Luisa Madonna, "Septem Mundi Miracula come templi della virtù", in *Psicon*, 7, III, Avril-Juin 1976, p. 25 à 63.

¹⁵ Les écrits et dessins de de Maillet sont rassemblés et publiés en 1735 par l'Abbé Le Mascrier, sous le titre de *Description de l'Egypte, contenant plusieurs remarques curieuses sur la Géographie ancienne et Moderne de ce País, sur ses monuments anciens ... composée sur les Mémoires de M. de Maillet*. La coupe de la Grande Pyramide est donnée par Jean Vercoutter, dans : *A la recherche de l'Egypte oubliée*, Gallimard, Paris 1986, p. 33.

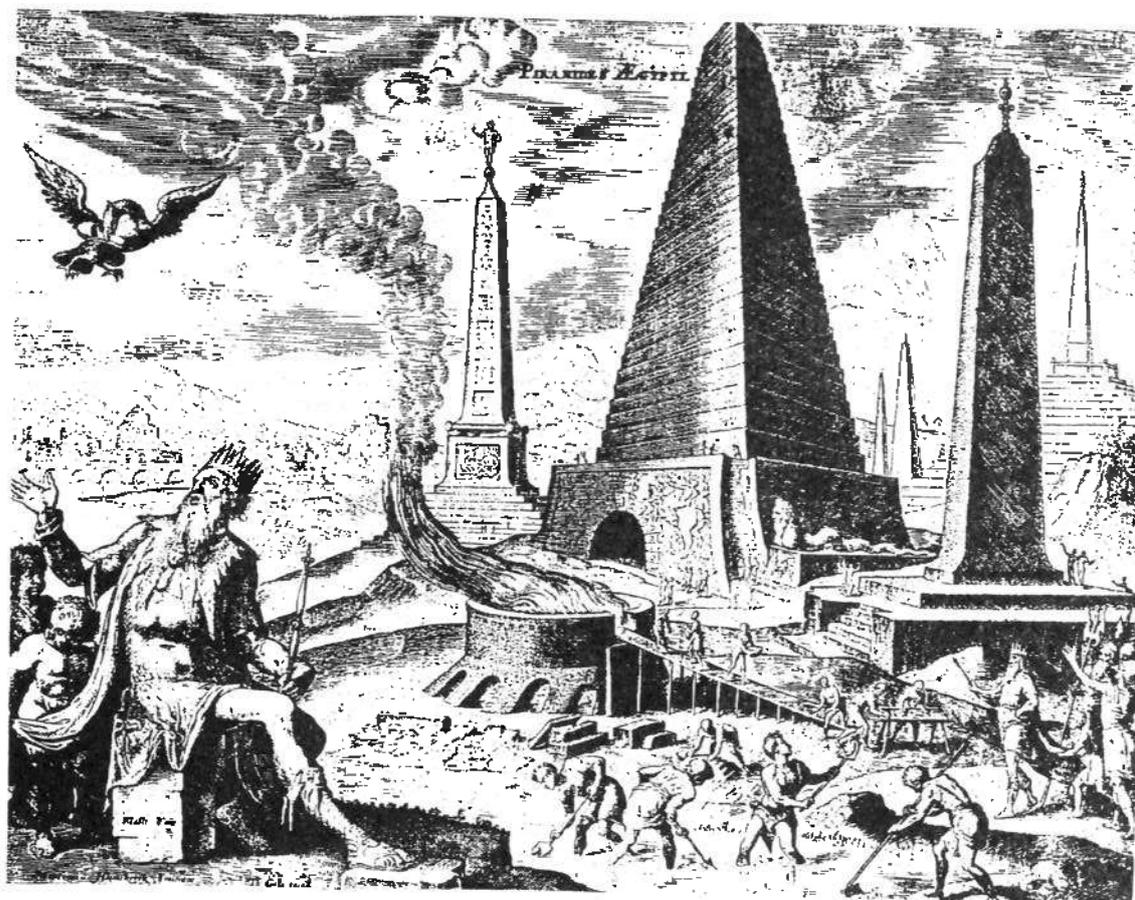


Fig. 1. La représentation imaginaire de la Grande Pyramide, proposée par Martin Van Heemskerck dans ses *Octo Mundi Miracula*, de 1572. Le rapport avec la Bible est évoqué par les ouvriers travaillant à la confection des briques, placés au premier plan.

Le premier est un Vénitien anonyme qui s'aventura jusqu'en Nubie entre 1589 et 1591¹⁶ qui ne mentionne pas son état, ne se définit ni comme un pèlerin, ni comme un commerçant, mais présente un intérêt marqué pour l'architecture ancienne, dont il décrit et mesure les monuments. On peut le supposer architecte, car il déclare au début de son propos (feuillet 1a) : "Si j'ai fait ce voyage ce n'est pas pour un profit quelconque, mais seulement pour voir tant de superbes constructions, églises, statues, colosses, obélisques et colonnes, et également le lieu d'où l'on extrait lesdites colonnes et obélisques. Pour voir lesdites carrières, il m'a fallu voyager plus que je ne croyais". Un tel intérêt porté même aux carrières, est tout à fait exceptionnel et rappelle l'intérêt identique porté par les architectes et sculpteurs de la même époque pour les matériaux de construction ou de sculpture, dont ils faisaient un choix minutieux, souvent sur la carrière elle-même.

Le voyageur vénitien, après avoir décrit le Delta, gagne Le Caire, d'où il se rend, comme il se doit, à Giza, puis descend la nécropole, transitant par Abousir et Saqqara et poussant probablement jusqu'à Dachour et Meidoum, mais aucun lieu précis n'est cité : "...Il est vrai que dans les alentours des pyramides à une distance d'une longue journée, on en voit une grande quantité, mais petites et presque toutes ruinées".

Son parcours le conduit ensuite à Antinoë (au nord de la ville moderne de Mallawi), dont l'impressionnante étendue lui fait croire qu'il se trouve en présence de Thèbes : "Le 10 Août, je vis, sur la rive gauche du fleuve" (sur sa gauche car il remonte le Nil vers le Sud, c'est en réalité la rive droite), "à quatre journées de distance du Caire, une ville célèbre et noble aujourd'hui déserte et toute ruinée, appelée Tensani par les Mores" (aujourd'hui le village de Sheikh Ibada¹⁷) et nommée Telbe par les anciens ; ce fut l'une des principales villes de l'empire grec (songe-t-il à l'Égypte des Ptolémées ou fait-il la confusion avec la Thèbes de Béotie ?). Aujourd'hui on la reconnaît à la multitude de colonnes qui s'y trouvent".

Le voyage se poursuit par Girgeh (l'actuelle Girga au sud de Sohag), puis Dendera où il ne voit pas le sanctuaire, et Chus (l'actuelle Qus). Le caractère irrégulier de ce périple, qui se poursuit au delà de Qus, alternant des étapes fort longues avec d'autres très brèves, s'explique naturellement par le recours exclusif à la navigation sur le Nil, donc aux sautes d'humeur du vent et, on peut le penser, aux haltes prévues et à la destination du navire. L'auteur résume ainsi l'incertitude des conditions pour parvenir au point le plus éloigné de son lieu de départ : "Je me suis éloigné du Caire de vingt journées de bon vent, à raison de soixante milles par jour ; mais à moi il m'en a fallu trente, à cause de quelques périodes de temps calme qui sont intervenues" ... "Au dit Chus, je me suis arrêté deux jours faute de vent pour avancer à la voile. Pendant que j'étais en ce lieu, j'ai vu grand nombre de crocodiles, que l'on trouve en grande quantité lorsqu'on voyage deux ou trois jours en remontant au delà ; chaque année ils tuent hommes, animaux et tout ce qu'ils rencontrent."

Puis, l'anonyme vénitien parvient à Louxor, qu'il orthographe Ochs¹⁸, site, on l'a vu, qu'il n'identifie pas à Thèbes, mais dont les monuments soulèvent sa plus grande admiration : "Bien que je me sois éloigné suffisamment, je n'ai vu aucune construction, parmi tant que j'ai vues, qui soit digne d'admiration, à l'exception d'une seule : le lieu qui

¹⁶ Pour le premier document seul : G. Caraci, "Un italiano in Alto Egitto ed in Nubia sul finire del secolo XVIe", in *Archivio Storico Italiano*, serie VII, vol. XI, 1929, p. 29 à 76 et 231 à 267. Pour le sire de Villamont : Louis Loviot, "Les voyages de Villamont", in *Revue des Livres Anciens*, t. 2, 1914, p. 237 à 253. Pour les deux récits réunis : Carla Burri, Nadine Sauneron, Paul Bleser, *Voyages en Égypte des années 1589, 1590, 1591*, IFAO, Le Caire, 1971. Le document est conservé à la Bibliothèque Nationale de Florence, sous la cote : II, VII, 15, in 8°.

¹⁷ De la ville antique d'Antinoë, fondée par Hadrien, à la mémoire de son favori, il ne reste pratiquement rien. Le site fut visité et dessiné au début du XIXe s., mais, peu après, Muhammad Ali fit exploiter les ruines pour fournir les matériaux destinés à la construction d'une grande sucrerie industrielle.

¹⁸ Il est vrai que la prononciation actuelle, Lokh'sor est également difficile à transcrire. Le nom arabe ancien de la ville *El Qusur*, signifiant "les forteresses" est la transcription du latin *Castra*, "Les camps", nom donné à l'époque romaine après l'édification de deux forts importants, dont l'un occupait tout le grand temple.

est aujourd'hui appelé par les Mores Ochs sur ... les pyramides, qui sont si célèbres et exceptionnelles, je les estime peu au regard de celle-ci. En effet, elle leur est supérieure à tous points de vue, sauf pour la hauteur ; car peu de constructions, aucune même, n'atteint celle des pyramides".

Fort du surdimensionnement des pyramides, précisément, le Vénitien croit voir des mausolées dans les énormes pylônes du temple : "... après lesdites colonnes" (la cour d'Aménophis III puis la grande colonnade, sa visite commençant par le Sud), "c'est-à-dire au bout des deux rangées, sont placées deux hautes murailles" (le pylône de Ramsès II, cependant fort ensablé) "faites à la manière de remparts escarpés qui, je le crois fermement, étaient leurs sépultures". Dans la suite de la description on reconnaît sans peine deux des six colosses de Ramsès II dressés primitivement devant la façade (un troisième est aujourd'hui érigé sur le côté ouest) et les deux obélisques du même roi, dont celui de droite (à l'Ouest) est celui de la place de la Concorde. Ces derniers monuments suscitent particulièrement son émerveillement : "Un peu en avant des deux pylônes, à un pas seulement, sont placées deux grandes statues d'une pierre qui imite le paragon" (ancien nom d'un marbre noir, elles sont en réalité en granite) "ces statues émergent de terre juste de deux pas et demi mais elles sont profondément enfoncées ... devant ces deux statues, à peu près à trois pas, on voit deux aiguilles incomparables, intactes de tous côtés. Le périmètre qui apparaît aujourd'hui au dessus de terre est juste de onze palmes"¹⁹ ; mais la partie sous terre est beaucoup plus large. Ni Rome ni Alexandrie, ni toute l'Égypte n'ont jamais eu d'obélisques comparables à ceux-là ... mes paroles ne suffiraient jamais à raconter leur beauté". La suite du propos est particulièrement prophétique pour les Parisiens, même si l'auteur pense à sa ville natale : "Ah ! comme ce serait chose extraordinaire de les voir posés au milieu d'une place belle comme celle de Venise, qui est sans égale dans le monde entier ! car pour voir de semblables trophées, les gens accourraient en nombre infini".

Bien sûr à Louxor, le voyageur visite également l'ensemble de Karnak, puis reprend son voyage fluvial vers le Sud, et s'arrête à Isné (Esna), visite le temple d'Itouffu (Edfou) et celui de Kom Ombo pour parvenir à Assouan où il admire les carrières de granite : "De là ont été extrait grand nombre d'obélisques et colonnes, qui se trouvent en différentes parties du monde, c'est-à-dire celles qui sont de cette même qualité de pierre. Et cela on le reconnaît par les marques, car on voit cet endroit tout entaillé".

Il rencontre ensuite la 1ère cataracte et l'île de Philae, et continue sur des sites aujourd'hui engloutis dans le lac Nasser : Teifa (Tafa), Bab Kalabcheh (le site de Kalabsha, dont les deux temples ont été reconstruits au dessus de la limite des eaux), Gerf Hussein (Gerf Husayn, à environ 110 km au sud d'Assouan), El Diouan et enfin Ebrin (Qasr Ibrim, à seulement 55 km au nord d'Abu Simbel !), où s'arrête un voyage absolument exceptionnel pour cette époque. Les Égyptiens eux-mêmes ne se risquaient pas aussi loin, et l'auteur en témoigne, donnant sans ostentation une belle preuve de son courage : "Il est important pour celui qui veut voyager d'être bien informé par quelqu'un qui soit sûr de ses paroles ; parce que beaucoup sont peureux et lâches, et de telles gens terrorisent et effrayent ceux qui leur demandent leur avis ; c'est d'ailleurs ce que de nombreuses personnes m'ont fait au Caire, en me disant que je ne reviendrai pas vivant, et de même quand je suis parti de Girgie pour aller à Ebrin, tous les Mores et les Turcs me donnaient pour mort ! Maintenant je rends gloire à Dieu le Très Haut qui m'a ramené au Caire".

Bien que tout aussi peu connu que l'anonyme Vénitien, le second auteur a eu le bon goût de s'identifier sans la moindre ambiguïté dans l'intitulé de son mémoire : *Les voyages du seigneur de Villamont, chevalier de l'ordre de Hierusalem, Gentilhomme du pays de Bretagne, du 10 Octobre 1589 au 23 Mars 1590*, publiés en MDXCV à Paris.

Moins hardi dans son périple égyptien, le seigneur de Villamont parcourt cependant plus de contrées, mais il avait aussi un mobile plus traditionnel : celui du pèlerinage. Pour

¹⁹ Le pas est une ancienne mesure française égale à 2,5 pieds de 0,3248 m, soit 0,812 m ; la palme, plus floue, vaut une vingtaine de centimètres.

cette raison, son voyage commence par Rome où il obtient du Pape une licence pour visiter le Saint Sépulcre. S'embarquant à Venise avec six autres pèlerins, il fait voile vers le port syrien de Tripoli ; mais la nouvelle d'une épidémie de peste les fait changer de navire en route pour en trouver un autre qui les conduit à Jaffa. Depuis cette ville ils gagnent Jérusalem, puis Tripoli, malgré la peste, se rendent ensuite à Damas, d'où il rallie la côte et se séparent. Le seigneur de Villamont s'embarque alors pour l'Égypte et débarque enfin à Damiette.

Le Delta, ses paysages et sa faune l'étonnent aussitôt : "Les lieux sont enrichis de grand nombre de beaux jardins arrousez du fleuve du Nil, et plantez d'une infinité d'excellens arbres de diverses manières, comme palmiers, cassiers²⁰, limonniers, orangers, grenadiers, oliviers, figuiers, canne à sucre en très grande abondance". Sa description stupéfaite de l'hippopotame serait bien problématique à transcrire par le dessin, par un artiste n'ayant d'autre information que son texte ! : "Aux environs de Damiette, dans le fleuve du Nil, se voient les chevaux marins nager et se lever sur l'eau, tout ainsi que le ferait un cheval d'Espagne en nageant ... cet animal a la couleur quasi tannée et ressemble presque en tout à un cheval d'Allemagne, fors le derrière qui retyre fort à celui du buffle, sa grandeur est semblable à celle du chameau et son mufle à celui d'un bœuf. Du reste il a la tête pareille à celle d'un cheval, son encolure fort grosse, l'oreille petite, les nazeaux fort gros et ouverts, les pieds très grands et presque ronds, les yeux fort gros, et peu ou point de poils sur la peau, non plus que l'éléphant : laquelle peau est tellement dure qu'il la faut scier quand on en veut faire des semelles de souliers".

Sa description du chameau, pour plus proche qu'elle soit de la réalité, ne le cède en rien pour le pittoresque : "Le chameau est un animal beaucoup plus grand qu'un cheval, de sorte quand on le veut charger et descharger, il se met à genoux contre terre beuglant assez espouvantablement. Il a les pieds fourchez comme un boeuf et mols comme paste, faisant son urine par derrière au contraire des animaux masculins : il a le milieu du dos fort haut eslevé, l'encolure gresle et la teste petite, le poil de couleur cendrine et rongéant son frein comme un boeuf et quand il paist ou mange quelque chose, il lève la tête en haut pour l'avaler".

Enfin, tout comme l'anonyme Vénitien, il apprend à redouter les crocodiles : "En iceluy (le Nil) habitent les grands et véneneux cocodrilles, qui ont la propriété de chercher leurs nourritures sur la terre aussi bien que dans l'eau, dévorans hommes et femmes par tout où ils en peuvent trouver".

Contrairement à son homologue, par contre, il admire fort les pyramides, dont il donne une description de forme, de structure et de dimensions : "Ces trois pyramides superbes et magnifiques sont presque joignant le fleuve du Nil, dans les déserts sablonneux, peu esloignées les unes des autres, et basties de très grosses et très larges pierres de taille, qui ont de trois à quatre pieds de largeur, et deux fois autant de longueur... Or ces pyramides sont de forme carrée, diminuant dans la grosseur peu à peu ainsi qu'elles montent. La plus grande des trois à de largeur par la base quatre cent pas de chacune face : revenant chaque pas à deux pieds et demy, qui est quatre mil pieds de tour, chose quasi incroyable, mais toutefois très véritable²¹. Quant à sa hauteur nous contasmes en montant sur sa cime par le dehors, environ deux cent quinze rancs de pierre ... qui seroit plus de neuf cent quatre vingt douze pieds de haut : trouvant qu'elle est aussi haute que large par l'un des carrez du bas"²².

L'auteur visite l'intérieur et y fait une observation de bon sens : "Dans la chambre du Roi" (appellation entrée en usage probablement dès le IXe s., lors des explorations effectuées à la demande d'Haroun Al-Rachid puis d'Al-Mamoun) "... nous veismes au milieu un magnifique et somptueux sépulchre qui est fait d'un grand coffre de marbre

²⁰ Nom provençal de "l'acacia de Farnèse", dont les fleurs jaunes sont utilisées en parfumerie.

²¹ Si l'on prend le pied de 0,3248 m, on obtient une longueur de côté de 324,8 m et une périphérie de 1299,2 m ; la réalité est fort éloignée de ces chiffres, puisque le côté, on l'a vu, mesure 230 m.

²² Même observation sur le surdimensionnement, avec une estimation de hauteur de 322 m, au lieu des 146 incluant le pyramidion.

(du granite), tirant sur le noir, d'une seule pierre, et sans aucun couvercle... J'ay opinion que ce beau vase y fut mis lors qu'on bâtissait ceste pyramide, pour ce qu'il est tout d'une pièce, et que depuis il n'y eust sceu entrer".

De Villamont se rend ensuite à Saqqara en suivant toujours la rive gauche, et admire, en passant par Badrechen, sur le site de Memphis qu'il est l'un des premiers à identifier²³, les deux colosses de Ramsès II, dont l'un est demeuré sur place et l'autre est aujourd'hui dressé devant la gare du Caire. Ses observations sur la grande nécropole de Saqqara, parfaitement confirmées par les découvertes modernes, disent combien il fut facile de piller ce gisement archéologique hors du commun : "En chemin nous veismes sur le sable deux grands colosses que nous laissâmes pour suivre nostre chemin jusques à Zaccara ... La situation de ce lieu est aux grands déserts aréneux et un pays montueux, qui dure environ trois lieuës et demie sous terre (inversion de la phrase ?), où sont une infinité de grottes taillées dans le roc. Ce sont les sépulchres antiques, où les corps de plusieurs milliers d'hommes de la cité de Memphis ont été mis, et où ils sont conservez en leur entier jusqu'à ce jour d'hui ... En toutes ces grottes sont une infinité de corps morts, lesquels se voyent tous en leur entier, et ensevelis de linges fort proprement plissez, les uns mieux que les autres, selon leur qualitez, car il s'en voit là plusieurs à qui les linges sont fort noirs et semble qu'ils n'ayent esté embaumez que de sel et de poix. Les autres qui l'ont été de Mirrhe et d'aloës, ont bien leurs linges plus beaux".

Bien que n'ayant pas eu la hardiesse du Vénitien ni connu ses périls, le sire de Villamont connut, par une triste ironie, un retour des plus dangereux en arrivant en France ! car : "... les troubles de la Ligue rendaient les chemins de France plus redoutables que ceux parcourus jusqu'alors". Et c'est vêtu en pauvre paysan afin d'éviter d'être distingué, qu'il parvient chez lui "... après trente neuf mois et avoir parcouru 5658 lieues de pays, sans compter les détours"²⁴.

On ne saurait manquer de rappeler le *Voyage au Levant* de Jean de Thévenot, publié en 1664, puisque ce grand voyageur, qui devait mourir en Perse en 1667, accomplit un long périple le conduisant jusqu'aux Indes et donna, de son séjour en Egypte, une description qui, longtemps, précisément jusqu'à la découverte des deux écrits qui viennent d'être évoqués, fut considérée comme la plus ancienne. Il est vrai qu'il visite et mesure les Grandes Pyramides, situe bien Memphis près de Saqqara où, tout comme le sire de Villamont, il s'étonne de l'étendue et de la richesse de la nécropole, dont il visite de nombreuses tombes. Suivant une funeste coutume qui perdurera encore longtemps, il s'y fait broyer la momie d'une tombe, afin de remporter cette précieuse poudre à laquelle on accordait de puissantes vertus médicinales et il recueille une "boîte de carton peint, tout couverte d'idoles et de hiéroglyphes" sur laquelle figure une cérémonie d'embaumement, effectuée par un Horus qu'il interprète d'une manière plutôt pragmatique : "il y a une longue table taillée en forme de lion sur le dos duquel est étendu le corps qui se doit embaulmer et auprès est un homme tenant un couteau à la main, dont il ouvre le cadavre ; cet homme a un masque fait en bec d'épervier, sans doute selon la coutume de leurs embaumeurs qui se servaient de cette sorte de masque pour ne pas respirer la corruption qui pouvait sortir de ces corps morts".

Peu après le voyage de Thévenot, en 1673, Colbert charge le dominicain allemand et orientaliste Vansleb de la mission périlleuse de devoir parcourir l'Egypte et de descendre jusqu'à l'Ethiopie, afin d'en rapporter informations et documents. Malgré une importante moisson, Colbert sera mécontent du travail accompli et Vansleb entrera en disgrâce. C'est pourtant à cet érudit consciencieux que l'on doit, outre l'achat de nombreux objets et

²³ En 1200, un érudit arabe, Abd-El-Latif avait deviné l'importance du site, mais il faut attendre 1585, pour que François de Pavie, suivi de peu, en effet, par le seigneur de Villamont, n'identifie définitivement la ville de Memphis. Voir : C. Burri, N. Sauneron, P. Bleser, *Voyages en Egypte, op. cit.*, p. 202.

²⁴ Compte tenu des extrêmes variations de la lieue selon le pays et l'époque, il est exclu de vouloir transcrire la distance donnée par Villamont en kilomètres. En effet, entre la lieue de poste, valant 3.898 km, la lieue d'une heure valant 4,872 km et la lieue de Prusse de 7,40 km, pour ne citer que cet échantillonage, le total annoncé (estimé d'après les cartes du XVIe s. ?) de 5658 lieues, varie de 2200 à 42000 km !



Fig 2 Le "cabinet de curiosités" d'Athanase Kircher en 1678.
(Bibliothèque Nationale de Florence).

manuscripts, la véritable révélation et la description de Karnak, dont Bossuet chantera les louanges²⁵.

C'est, vraisemblablement, en ayant eu connaissance des relations de Vansleb, que Claude Sicart, un autre religieux, supérieur de la mission jésuite désormais installée au Caire, parcourt le pays en 1717 et 1718, décrit pour la première fois un monument amarnien — une stèle-frontière — et Karnak où il croit reconnaître dans la salle hypostyle "le palais des rois et le grand salon soutenu par cent douze colonnes". Mais l'œuvre maîtresse de Sicart, équivalente sur le plan de la méthode et de la précision aux travaux de Benoît de Maillet évoqué à propos de la Grande Pyramide, c'est sa carte précise de l'Égypte. Géographe, comme l'étaient les Jésuites, Sicart réalise la première carte de la vallée du Nil jusqu'à Assouan, document sur lequel il localise sans erreur tous les grands sites que nous connaissons aujourd'hui.

Les récits des voyageurs, mais aussi les objets, de plus en plus nombreux, rapportés en Europe par les marins revenant d'Orient, contribuent à alimenter la curiosité des érudits, lesquels constituent les premières collections, et s'efforcent de donner des explications ou des fonctions au mobilier étrange qu'ils examinent ou recueillent.

Parmi ces curieux non voyageurs, l'un des plus intéressants est certainement Peiresc qui, par son inlassable quête et la réputation de son "cabinet de curiosités", va ouvrir largement la voie à d'illustres successeurs comme Athanase Kircher et Bernard de Montfaucon. Juriste de formation, Nicolas Fabri de Peiresc a dix-neuf ans lorsqu'il quitte Aix-en-Provence en 1599, pour un séjour italien qui va lui permettre de rencontrer à peu près tout ce que ce pays compte de savants, parmi lesquels Galilée, et de commencer sa prodigieuse collection²⁶. De retour à Aix, il retrouve ses amis Gassendi et Malherbe et entretient des relations suivies avec Kircher, Rubens et Camden, tandis qu'il poursuit avec frénésie sa quête d'antiquités.

A partir de Peiresc, le "cabinet de curiosités", prend de plus en plus d'importance, avec il est vrai, souvent une simple ostentation de collectionneur mais le savant Aixois va établir les premières règles de l'examen érudit de l'objet, permettant la redécouverte du Passé (Fig. 2). C'est ce que Gassendi écrit en son nom : "Bien des gens se gaussent bruyamment de nos études, prétendant qu'elles ne procurent aucune gloire à ceux qui s'y livrent et aucune utilité aux autres. Ceux-là seuls méritent un tel reproche qui n'y cherchent qu'une vaine érudition, ou même, ce qui est moins encore, se contentent de collectionner les antiquités pour la garniture de leurs armoires et l'ornement de leurs demeures et s'attachent à les posséder pour qu'on les en sache possesseurs"²⁷.

Si les collections de Peiresc ont disparu, on sait qu'elles touchaient à tous les domaines de l'Antiquité et l'on possède au moins un dessin aquarellé de Rubens, d'une remarquable précision, représentant un sarcophage égyptien contenant sa momie, envoyé à Peiresc par son auteur, lequel y porta des annotations personnelles²⁸.

Le jésuite allemand Athanase Kircher est déjà érudit en mathématiques et en langues orientales — l'hébreu et le syriaque — lorsqu'il s'établit, en 1633, comme professeur à Avignon. C'est durant ce séjour méridional qu'il connaît Peiresc, par lequel il est initié au copte grâce à des manuscrits et notes que ce dernier lui fait parvenir. Prédécesseur de Champollion, il est persuadé que le copte est le vestige fossilisé de la mystérieuse langue égyptienne et lance les prémices du déchiffrement futur des hiéroglyphes, en rédigeant, en 1636, la première grammaire copte, *Prodromus coptus sive aegyptiacus* suivie en 1643 de la *Lingua aegyptiaca restituta*. Malheureusement cette intuition géniale fut anéantie par la contamination de l'hermétisme égyptien, très en vogue alors particulière-

²⁵ J. Leclant, *op. cit.*, p. 14 ; J. Vercoutter, *op. cit.*, p. 30-31.

²⁶ Alain Schnapp, *La conquête du Passé*, Carré, Paris, 1993, p. 132 à 138. L'essentiel de la vie de Peiresc est connu par la biographie rédigée par son ami Gassendi : *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc Senatoris Aquisextiensis Vita*, Paris, 1641.

²⁷ A. Schnapp, *op. cit.*, p. 138.

²⁸ Collection Dupuis, ms. 667, folio 104, Bibliothèque Nationale. Dessin reproduit par A. Schnapp, *op. cit.*, p. 137.

*Aegyptiorum Numinum
Typus*

*Quae nunc Serapes, nunc Ephori aut Lares uorabantur,
et erant Numina Actoꝝpotatoꝝ, siue malorū auctoꝝ.*

Fig. prima Extant Marsilia apud Mercatorū dietꝝ urbis. Fig. Secunda

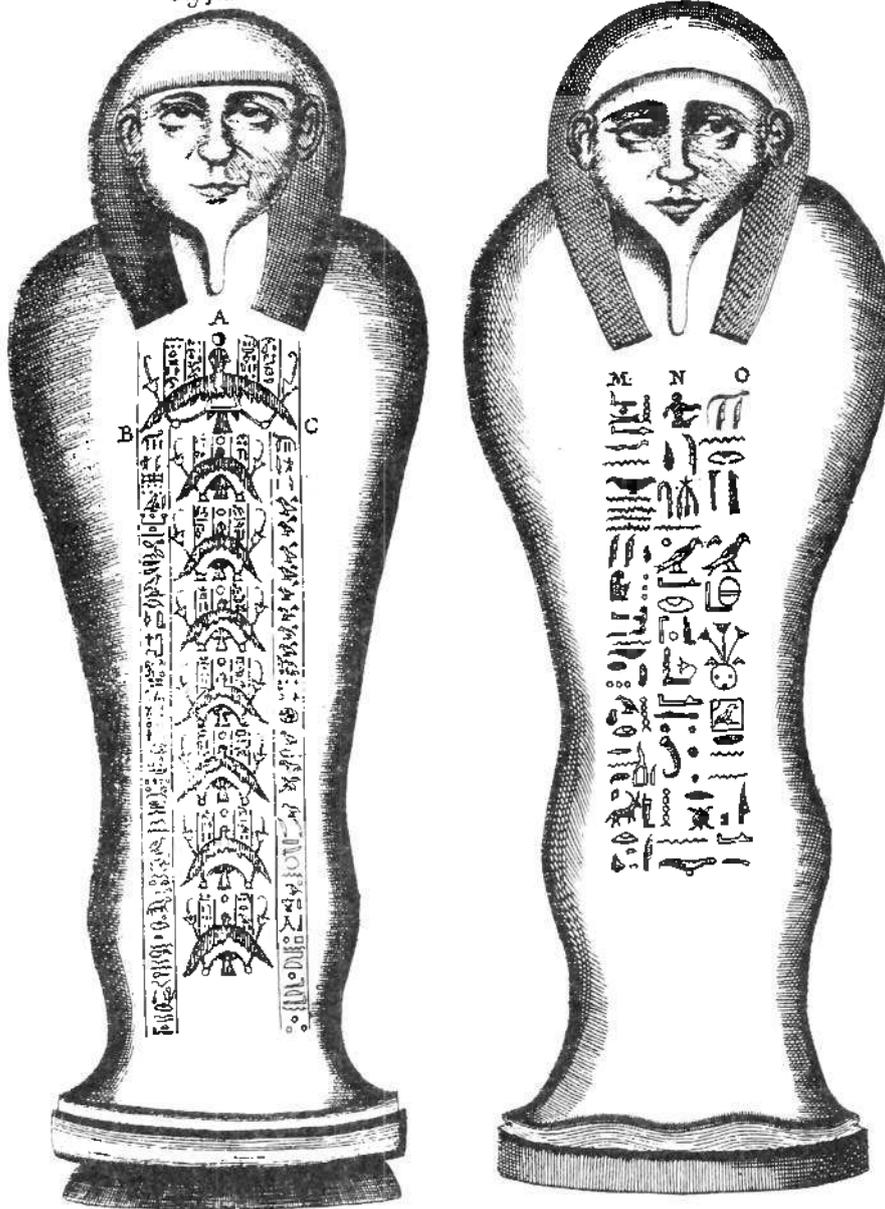


Fig. 103 (5427.c)

Fig. 3. Les deux "sarcophages Fouquet", décrits par A. Kircher dans son *Œdipi Aegyptiaci*, t. III, paru en 1634, et reproduits sur la planche en regard de la p. 479.

ment à l'Académie florentine, qui conduisit Kircher à la publication d'un consternant *Sphinx mystagoga*, dans lequel toute préoccupation scientifique et rationnelle est abolie²⁹.

Auparavant, toutefois, Kircher eut l'occasion d'examiner deux sarcophages d'autant plus célèbres qu'ils furent un temps la possession du surintendant Fouquet et sont la propriété du Louvre depuis 1847. C'est en 1632 que ces deux objets sont débarqués à Cassis par un voyageur "venu d'Alep"; Peiresc en a alors connaissance avant qu'ils ne soient transportés à Marseille, où ils deviennent la propriété de la famille Chambon et montrés sous le nom "d'idoles d'Égypte pour serrer les momies"³⁰. Kircher a le loisir de les examiner et d'en donner une description et une gravure dans son *Œdipi Aegyptiaci*, publié à Rome en 1654³¹ (Fig. 3). Selon les sources auxquelles eut accès Kircher, où se mêlent exactitude et fantaisie, les deux "caisses à momies furent trouvées dans une pyramide dans la province de Saïd (mot arabe désignant le sud de l'Égypte), pas loin de la Mer Rouge...". En réalité ces pièces semblent bien provenir de Saqqara, qui était, on l'a vu, le site par excellence du pillage de nécropole. La suite des déambulations des deux sarcophages, nous en connaissons une partie grâce au chevalier de la Sauvagère qui, ayant eu le loisir de les admirer au château d'Ussé plus d'un siècle plus tard, eut la curiosité d'en reconstituer le périple³². Le nom de "sarcophages Fouquet" qui les suivit jusqu'à nos jours, date de 1659, année où ces objets dont on parlait déjà beaucoup, furent vendus par le Marseillais Chambon au surintendant Fouquet, lequel les exposa dans sa résidence de Saint Mandé. Lorsque le château de Vaux fut achevé en 1661, Fouquet les y fit transporter, très peu de temps avant sa disgrâce ; les sarcophages y demeurèrent jusqu'à sa mort à Pignerol en 1680. La Fontaine contribua à populariser ces deux précieuses reliques en rédigeant une épître ironique à l'adresse de Fouquet, pour n'avoir pu être admis en audience par le surintendant, devant, ce jour là, se contenter d'un tête-à-tête avec "les rois Céphrim et Kiopès", en d'autres termes avec Képhren et Khéops :

J'attendai fort paisiblement
En ce superbe appartement
Où l'on a fait d'étrange terre
Depuis peu, venir à grand'erre
(Non sans travail et quelques frais)
Des rois Céphrim et Kiopès
Le cercueil, la tombe ou la bière...

En effet, signe manifeste de la grande curiosité pour les antiquités égyptiennes, les sarcophages avaient été déposés par leur nouveau propriétaire dans son antichambre, où ceux qui espéraient un entretien pouvaient les admirer³³.

Les deux sarcophages, mis en vente à la mort de Fouquet, sont acquis par Le Nôtre, qui avait assuré leur présentation à Vaux, lequel les offre au marquis d'Ussé, qui les transporte dans son château, où La Sauvagère les voit "placés en décoration, dans une niche pratiquée dans un mur de revêtement de terrasse, sur deux piédestaux".

²⁹ J. Leclant, "Le mythe de Pharaon et Isi", in *Mémoires d'Égypte*, La Nuée Bleue, Strasbourg 1990, p. 13 à 21.

³⁰ Les tribulations des "sarcophages Fouquet", sont rapportées par Marie-Pierre Foissy-Aufrère et Sydney Aufrère dans *Égypte et Provence*, Musée Calvet, Avignon 1985. "L'odyssée des sarcophages D5 et D7 du Louvre", p. 232 à 234 et fig. 103 et 104.

³¹ Athanase Kircher, *Œdipi Aegyptiaci theatrum hieroglyphum, syntagma XVI. de penatibus. laribus et Serepibus*, t. III, les sarcophages sont commentés dans un chapitre particulier : "De hieroglyphica Penetum seu Tutelarium Aegyptiorum Numinum significatione".

³² La Sauvagère, *Recueil d'Antiquités dans les Gaules*, Paris 1770, au chapitre : "Recherches sur les antiquités égyptiennes ou description de deux caisses de momies qui se voient en parade dans une niche au château d'Ussé situé en Touraine...".

³³ *Égypte et Provence, op. cit.*, p. 233.

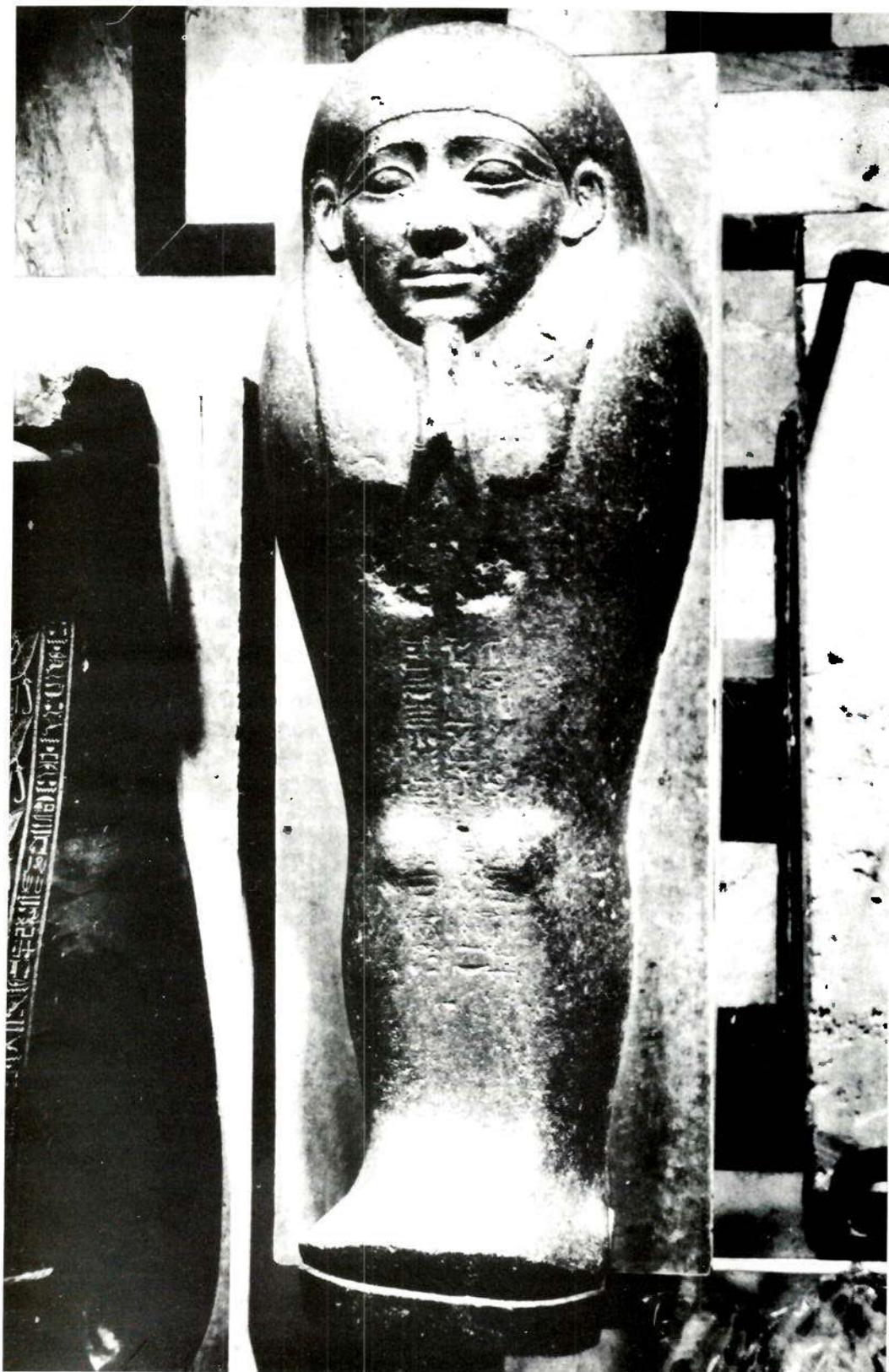


Fig. 4 Le sarcophage D5 du Louvre au nom d'Hor ahkbit, calcaire Musée du Louvre.

Nous savons ensuite par le *Recueil de monumens* de l'antiquaire Grivaud de la Vincelle, que les deux précieux objets sont à Paris dès au moins 1817, année de la parution de son ouvrage, puis réapparaissent curieusement en 1843, nous apprend Ch. Boreux, "derrière le chevet de l'ancienne église abbatiale des religieux de Longchamps"³⁴, avant d'être donnés, enfin, au Louvre par M. de Chalabre en 1847.

Il est, évidemment, particulièrement intéressant de posséder aujourd'hui dans un musée, des objets connus et décrits dès leur apparition en France au XVIIIe s., par un érudit aussi célèbre que Kircher, et de pouvoir confronter ce premier regard, avec la réalité archéologique. Les deux sarcophages, en réalité deux couvercles de sarcophages, dont la provenance, on l'a dit, est vraisemblablement la nécropole de Saqqara, sont datables de la 30e dynastie ou de l'époque ptolémaïque (IVe ou IIIe s. av. J.-C.) ; compte tenu de leur excellente préservation, les noms des défunts y sont parfaitement lisibles : l'un, en basalte (inventorié D7), est au nom de Ankhmeroutef et l'autre, en calcaire (inventorié D5), au nom de Horakhbit (Fig. 4 et 5).

Entre 1719 et 1724, paraissent à Paris les quinze volumes de l'*Antiquité expliquée et représentée en figures*, de Bernard de Montfaucon, Bénédictin de la congrégation de Saint Maur. Premier ouvrage, raisonné et se voulant exhaustif, sur l'Antiquité, l'énorme recueil de Montfaucon s'efforce de replacer les textes antiques en concordance avec les objets et les monuments.

L'une des planches du recueil de Montfaucon représente une "tête de vizir", provenant du "cabinet de curiosités" du président Bon ; or, comme les sarcophages Fouquet et, heureusement, bien d'autres objets provenant d'Égypte, celui-ci arriva dans les collections d'un musée : le musée Calvet d'Avignon où il se trouve toujours (Fig. 6). Grâce à cette préservation il est possible de se livrer à la confrontation instructive entre l'image donnée par le miroir déformant du XVIIIe s., et la réalité de la sculpture exécutée suivant les canons égyptiens. L'artiste du XVIIIe s. ne pouvait imaginer l'Antiquité autrement qu'au travers du filtre de l'art greco-romain, aussi a-t-il donné, avec talent, à la tête cependant fortement caractérisée de ce notable égyptien anonyme, un faciès d'où tout trait originel a disparu, pour remodeler un visage qui n'est pas sans rappeler la face courroucée de la gorgone Méduse. Du dessin des lèvres à celui des sourcils, nous sommes effectivement en présence d'une académie hellénistico-romaine, comme il en existait des centaines dans les collections occidentales. Il est évident que ce dessin, comme la plupart de ceux qui existèrent jusqu'au retour de l'expédition d'Égypte, n'était pas en mesure d'apporter aux européens la moindre information novatrice sur l'art de la vallée du Nil³⁵.

Malgré ces déformations graphiques, que l'on a envie de qualifier de "culturelles", Montfaucon dans son monumental ouvrage, va très au delà de la simple description de forme et d'usage des objets, il cherche à en déduire l'analyse des mœurs, de la religion et des coutumes, et le succès et la contamination, particulièrement positifs, de son œuvre furent presque immédiats. L'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot y puise largement et lorsque Caylus fait paraître à son tour, entre 1752 et 1768, les sept volumes de son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*, il reprend et prolonge le travail de Montfaucon, mais va encore au delà dans les intentions et la conscience du rôle de l'objet comme élément de compréhension du Passé.

³⁴ Ch. Boreux, *Département des Antiquités égyptiennes, Guide-catalogue sommaire I*, 1932, p. 115-116.

³⁵ Parmi les rarissimes exceptions, on peut rappeler le dessin aquarellé du sarcophage réalisé par Rubens.



Fig 5. Le sarcophage D7 du Louvre, en basalte, au nom d'Ankherouf, orné de génies ailés, guides de l'âme du défunt. (Musée du Louvre).

Anne-Claude-Philippe de Thubières de Grimoard de Pestels de Lévis, comte de Caylus — mais on préfère ne conserver que le dernier titre — poursuit, en effet, brillamment, la voie tracée par Montfaucon. Plus voyageur que son prédécesseur, qui ne connaissait que l'Italie, Caylus parcourt également l'Italie mais visite aussi la Grèce et se rend en Asie Mineure, découvrant ainsi, *in situ*, les antiquités grecques et romaines. De retour en France il enrichit ses collections, s'initie aux beaux-arts et siège à l'Académie de peinture, puis aux Belles-Lettres, il correspond avec d'autres érudits et collectionneurs comme Calvet, installé à Avignon comme médecin et avec l'abbé Barthélemy³⁶. Dans son ouvrage il se défend de recourir à la compilation ; il prend le soin d'assurer le lecteur de l'originalité des objets qu'il présente : "Je me suis borné à ne publier dans ce recueil que



Fig. 6. La "tête de Vizir" de la collection Calvet, fortement hellénisée, telle qu'elle est présentée par Bernard de Montfaucon dans son *Antiquité expliquée*.

les monumens qui m'appartiennent ... Je les ai fait dessiner avec la plus grande exactitude...". Cette profession de foi, qui va au delà du simple faire-valoir de son travail, apparaît comme une critique des publications antérieures, tant sur le choix que sur la forme, et suppose la propriété, même momentanée, et l'accès à une quantité d'objets, exceptionnels. Comme Montfaucon avant lui, Caylus, prend acte de la grande négligence des artistes, dessinateurs et architectes qui reproduisent les objets et monuments antiques, interprètes beaucoup plus que témoins, et insiste, avec une raison confirmée par ses

³⁶ L'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, l'un des plus grand succès d'édition du XVIIIe siècle fut aussi un brillant précurseur de Champollion ; on lui doit le premier déchiffrement du phénicien et du palmyrénien.

propres travaux, sur la nécessité de mesurer fidèlement et de dessiner avec rigueur l'objet étudié³⁷.

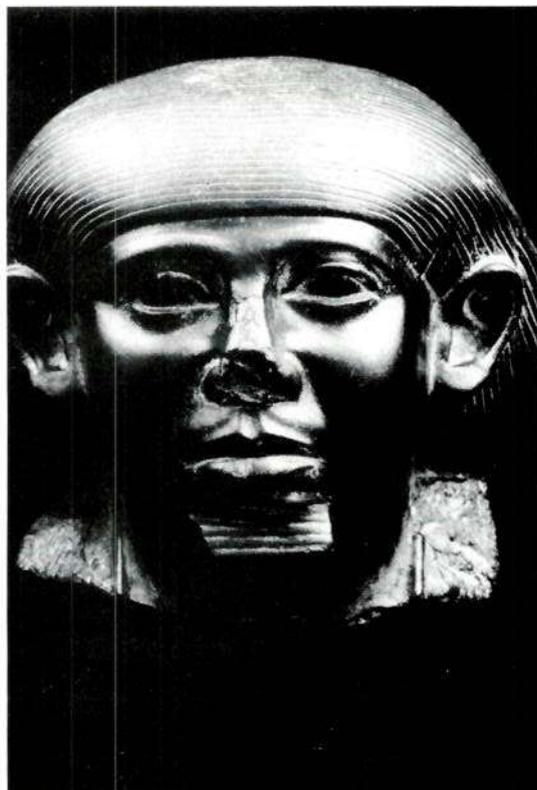


Fig. 7. La même tête, d'un personnage du Moyen-Empire, au musée Calvet à Avignon. (Musée Calvet).

De fait la richesse des antiquités, rassemblées par Caylus, fut suffisante pour qu'une partie au moins parvienne jusqu'à notre époque, et des objets de sa collection égyptienne sont partagés entre la Bibliothèque Nationale et le Louvre. On va retenir du *corpus* égyptien réuni et publié par Caylus, un choix restreint de deux planches significatives, montrant, outre la fidélité à l'original aujourd'hui visible, l'éclectisme délibéré et les tentatives d'interprétations qu'il propose, afin de ne pas laisser ses lecteurs dans l'incertitude.

A la planche XI du supplément au tome septième, on peut voir les deux dessins, de face et de dos, d'une statue-cube, aujourd'hui présentée au département d'Égyptologie du Louvre, au nom de Akhimenrou, fils de Mereskhonsou, chambellan de la Divine Adoratrice à l'époque de Psammétique Ier, roi de la dynastie saïte (VIIe s. av. J.-C.)³⁸ (Fig. 8 et 9). Le commentaire de Caylus est particulièrement intéressant, car il s'appuie sur le témoignage d'Hérodote pour justifier *a contrario*, l'identification de ce personnage

³⁷ F. Choay, *L'allégorie du patrimoine*, Le Seuil, Paris 1992, plus particulièrement "Le temps des antiquaires", p. 51 à 75.

³⁸ Statue enregistrée sous le n° A 85. Les fiches et informations sur les objets de la collection Caylus m'ont été aimablement communiquées par le Département des Antiquités Égyptiennes, j'en suis particulièrement redevable à Catherine Bridonneau et à Geneviève Pierrat.

comme étant une prêtresse ! "On vient d'envoyer à M. Pellerin une figure de prêtresse

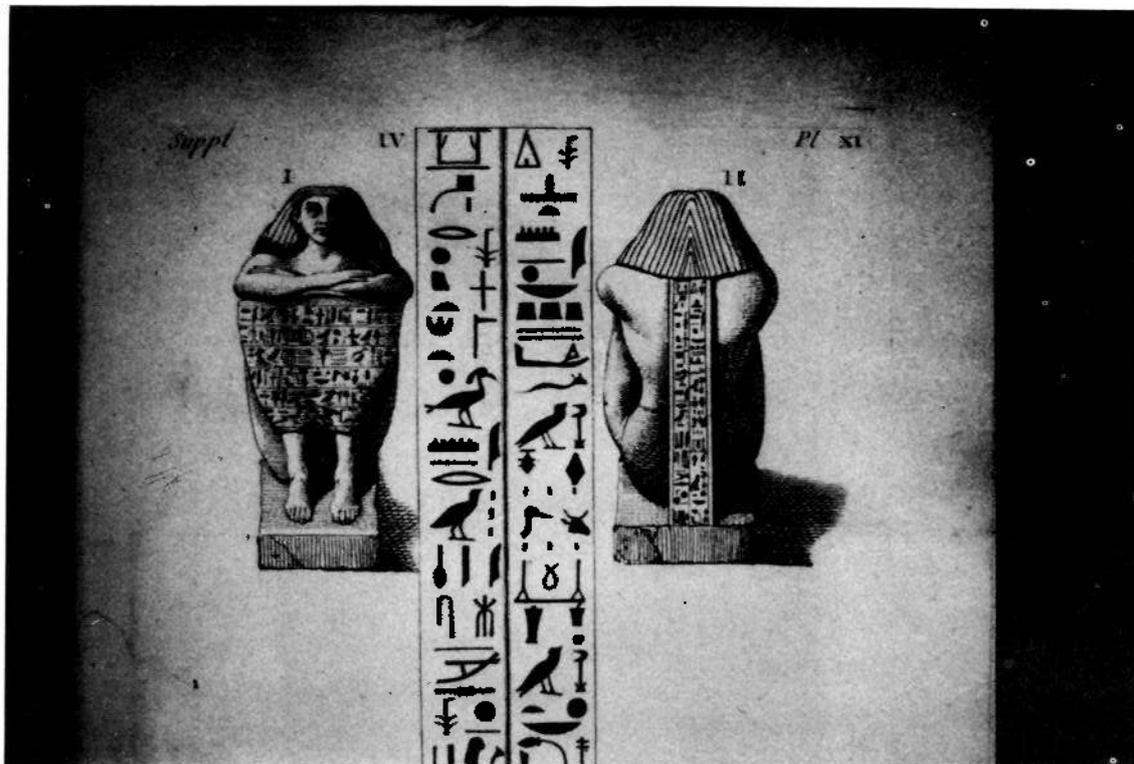


Fig. 8. Statue-cube, gravée avec une grande exactitude sur la pl. XI, du supplément au vol. VII du *Recueil* de Caylus, et dont l'auteur fait une "figure de prêtresse fort accroupie".

fort accroupie. Je n'en avais point encore eus en ma possession de semblables... Je sens qu'on ne peut contredire un auteur aussi respectable qu'Hérodote sans avoir de fortes raisons, celles qui m'ont engagé à prendre ce parti se trouvent déjà dans le IIIe volume... il s'agit de l'exclusion du service des autels qu'Hérodote donne formellement aux femmes égyptiennes. Cependant la quantité de monuments que j'ai scrupuleusement examiné, et dont j'ai toujours rendu compte en les rapportant m'a fait regarder comme des prêtresses les figures qui m'ont paru ne pouvoir représenter des Isis... pour concilier en quelque façon le passage de l'Auteur... je me suis persuadé que les femmes étaient exclues du sacerdoce mais qu'il était confié aux filles".

Un peu plus loin, sur sa planche XIII, Caylus présente un sphinx de bronze, actuellement conservé dans les réserves du Louvre et bien identifié grâce au cartouche gravé du roi Apriès, un autre souverain d'époque saïte, connu pour avoir fait venir en Egypte des mercenaires grecs³⁹ (Fig. 10 et 11). La statue, très fidèlement reproduite sur la planche de Caylus, tenait primitivement des vases dans ses mains. Particularité intéressante, des faux hiéroglyphes avaient été gravés sur ses flancs par l'un des négociants de l'objet afin de le valoriser commercialement. Caylus, sans pouvoir se déterminer, remarque néanmoins le caractère atypique de ces inscriptions : "Tous les sçavans conviennent que l'assemblage de la tête d'une jeune fille et du corps d'un lion,

³⁹ Le shinx d'Apriès est actuellement conservé sous le numéro d'inventaire N 515.

dont les sphinx sont ordinairement composés, ne doit être regardé que comme un symbole des avantages que l'Égypte a toujours retiré des figures de la Vierge et du Lion".



Fig 9. La même statue au Louvre. Elle représente Akhimenrou, chambellan de la Divine Adoratrice à l'époque de Psammétique Ier (VIIe s. Av. J.-C.).

L'auteur entre ici en pleine confusion hellénisante, en faisant du sphinx égyptien un être confondu avec le sphinx grec, effectivement féminin et en mêlant, ainsi qu'il était admis on l'a vu, l'Égypte aux superstitions alexandrines. Sa description s'achève par l'interrogation sur les faux hiéroglyphes : "Les caractères hiéroglyphiques gravés sur les deux épaules, et qui s'étendent jusque sur les flancs, ont des singularités que ne présentent pas ordinairement les morceaux de ce pays. Cette différence néanmoins, sur laquelle on ne peut porter aucun jugement, n'est point ce qui m'a déterminé à mettre ce monument au rang de ceux d'une très haute antiquité : c'est l'impression qu'ont fait sur moi le travail et l'exécution que l'on ne peut attribuer qu'aux Égyptiens, et où l'on ne remarque aucun mélange de goût étranger" (Fig. 12).

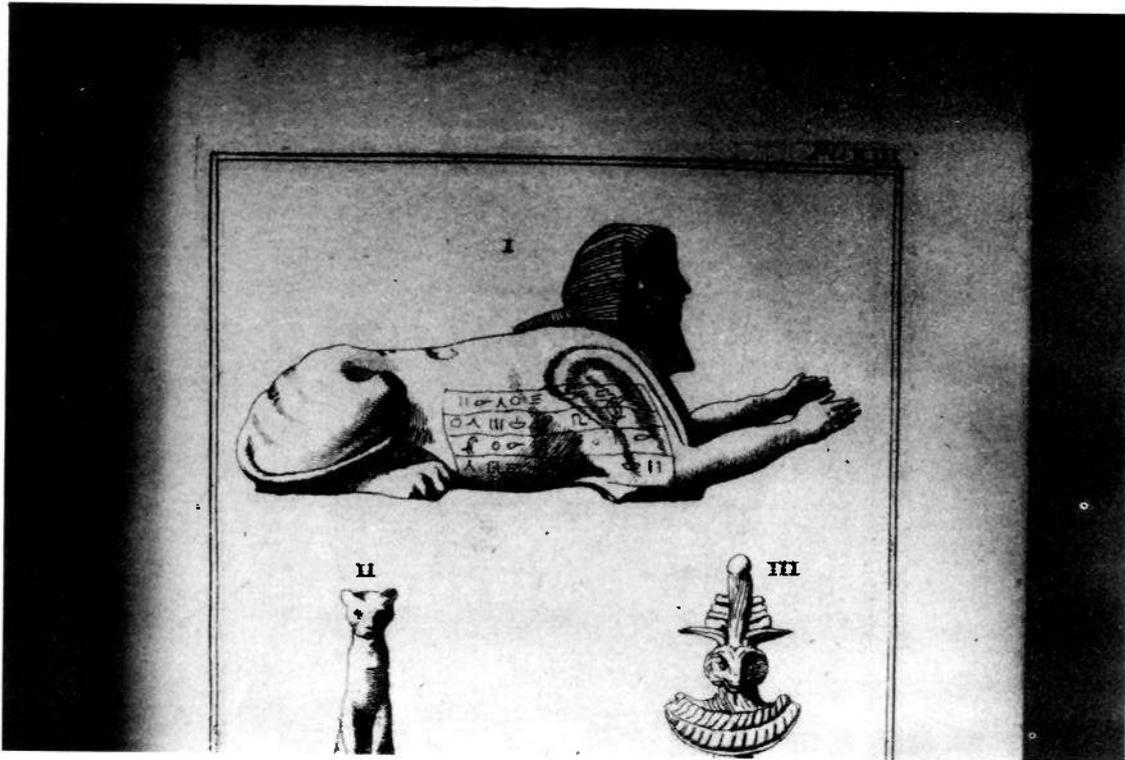


Fig 10. Sphinx de bronze étudié par Caylus (sup. au vol. VII, pl. XIII), représenté également avec une grande fidélité, y compris la fausse inscription, et dont il fait un monstre féminin en raison de la confusion avec le sphinx grec.

Parallèlement à cette curiosité grandissante, aboutissant à la démarche purement scientifique de l'archéologue et du philologue, le monde des artistes, inévitablement fasciné par un univers qui semble appartenir à la fiction, tant il est étrange, contribue à répandre des images de l'Égypte au travers de ses œuvres qui ne sont plus que des prétextes⁴⁰. Si l'on songe aux dessins et tableaux, comme véhicules déterminants de l'orientalisme, il ne faut pas négliger l'expression musicale et lyrique, c'est-à-dire l'opéra, dont la manifestation est complète puisqu'elle combine la musique et le chant avec les décors et les costumes. Dans ce domaine, le géant fut, bien entendu, Mozart, avec deux œuvres majeures : *l'Enlèvement au sérail*,⁴¹ présenté à Vienne en 1781 et, surtout, car mettant en scène une Égypte mystérieuse et initiatique, *La Flûte enchantée*, produite en 1791, l'année même de sa mort. Quatre-vingts ans plus tard, sur une commande du khédivé Ismaïl Pacha, afin d'inaugurer le théâtre du Caire, Verdi et Ghislanzoni, avec les conseils de Mariette, écrivent *Aïda*, qui demeure aujourd'hui, la référence incontournable

⁴⁰ On peut faire la même remarque à propos de Pompéi, dont la révélation et le romantisme tragique suscitent le même engouement des savants et des artistes.

⁴¹ Il est intéressant de noter, afin de rectifier une idée reçue, que la *Marche turque*, extraite de cet opéra et dont il est le morceau le plus célèbre n'est pas de Mozart mais fut ajouté en 1859 par Prosper Pascal, dans une version française réduisant à deux les trois actes originaux.

de l'épopée lyrique égyptienne, grandiose et dramatique. Il est intéressant de retenir que c'est à la même époque (entre 1884 et 1891), que paraissait l'ouvrage considérable de Frédéric Hottenroth : *Le costume, les armes, les bijoux, la céramique, les ustensiles, outils, objets mobiliers chez les peuples anciens et modernes*. Cette véritable encyclopédie, reproduisant fidèlement, à l'aide de quelque 5500 figures gravées et en couleurs, des documents anciens et des objets de collections muséographiques, fournissait essentiellement aux auteurs d'œuvres théâtrales et lyriques, toutes les informations nécessaires à la réalisation des décors, accessoires et costumes, des pièces à caractère historique. Aujourd'hui encore, cet ouvrage exceptionnel demeure, aux quelques rectifications chronologiques près, de très loin le plus complet existant dans ces domaines et témoigne magnifiquement de l'intérêt minutieux porté aux époques anciennes par les artistes qui demeuraient les seuls vecteurs de l'image de l'Antiquité auprès de l'immense majorité du public.



Fig. 11. Le même sphinx au Louvre, identifié par son cartouche, comme étant à l'effigie du roi Apriès, souverain saïte du VI^e s. av. J.-C.

En 1798, aux côtés des savants de l'expédition d'Égypte, se trouvaient des artistes dont la tâche prévue était, non la réalisation d'œuvres d'art mais bien l'enregistrement par le dessin et la peinture, des informations de toutes natures que le seul texte ne pouvait consigner. Bien entendu, ces dessinateurs et ces peintres ne firent pas que des représentations en géométral mais complétèrent leur quête par de nombreuses œuvres qui étaient plus des tableaux que des planches d'encyclopédie. Il est pourtant intéressant de confronter les mêmes monuments vus par un membre de l'expédition et vu par un peintre venu en Égypte pour son compte. Ainsi, les "Colosses de Memnon", seuls souvenirs du

grand temple d'Aménophis III sur la rive funéraire thébaine, lorsqu'ils sont dessinés par Prosper Jollois et Edouard de Villiers, membres de l'expédition, sont représentés avec rigueur, suivant une projection géométrale à une échelle précise et, qui plus est, restitués. Le dessin d'André Dutertre, également de la même équipe, est une vue perspective d'une remarquable fidélité, peut-être exécutée à la chambre claire, et plus intéressante que le dessin précédent car respectant l'état érodé des deux statues. Ces deux documents, toutefois, poursuivent le même objectif informatif et didactique, tandis que le tableau peint par Jean-Léon Jérôme, durant son séjour égyptien de 1857, s'il respecte avec réalisme les formes des colosses, n'utilise ces statues que comme supports solennels et grandioses, c'est-à-dire comme prétexte d'une scène orientale, où les dromadaires et la montagne thébaine ont une fonction esthétique équivalente.



Fig. 12 Détail de la fausse inscription du flanc droit du sphinx d'Apriès.

David Roberts, à juste titre compte tenu de son talent mis au service d'un réalisme extrême, se présente aujourd'hui comme le témoin graphique de la découverte de l'Égypte, le plus populaire et le plus diffusé. Né à Edimbourg en 1796, d'une famille très modeste — son père était cordonnier — David Roberts fut placé en apprentissage chez un peintre en bâtiment dès l'âge de dix ans ; il exerça ce travail jusqu'à ses dix-neuf ans, puis fut embauché dans un cirque où il peignit des toiles de décor. Ce travail le conduisit au théâtre, d'abord à Edimbourg, puis à Londres où il atteint son apothéose dans ce domaine en réalisant les dix-sept scènes de l'opéra de Mozart *l'Enlèvement au sérail*, préfiguration orientalisante de son goût, dès lors particulièrement marqué, pour la

terre d'Islam et particulièrement l'Égypte⁴². C'est en 1832 qu'il découvre le Maroc ; enthousiasmé par son séjour il prend la route de l'Orient en 1838 et réalise, en Égypte d'abord et en Syrie-Palestine ensuite, la plus belle série de dessins aquarellés et de tableaux à l'huile de sa carrière. Il serait vain de présenter l'œuvre égyptienne de Roberts, contentons-nous d'évoquer le dessin de la façade intérieure du temple d'Edfou, nous montrant la colonnade envahie par le sable presque à la limite des chapiteaux. C'est la figure la plus significative, la plus romantique aussi, que l'on puisse proposer aux européens pour exciter leur curiosité pour des ruines antiques⁴³. Il n'est de comparable en effet, que les dessins de Catherwood, montrant les temples mayas enserrés par la forêt tropicale, pour rappeler ce que fut, en ces temps de balbutiements de l'Archéologie, l'aventure des pionniers de cette discipline et tout l'attrait qu'une telle entreprise exerçait aux yeux du public. Si l'on confronte les dessins de Roberts avec une photographie contemporaine du même temple, on ne peut qu'admirer la fidélité des détails reproduits par l'auteur ; toutefois, on note également, trait fréquent sur la plupart de ses dessins, que les personnages sont figurés avec une taille inférieure à la réalité, surdimensionnant ainsi l'architecture, suivant un procédé dont Piranèse avait usé en abondance. Par cet artifice, l'Égypte gagnait ainsi encore plus de magnificence, et suscitait plus encore la curiosité et l'admiration.

S'il est une image fortement imprimée dans la mémoire visuelle des voyageurs de la Haute Égypte, y compris bien entendu des touristes de notre génération, c'est bien celle du temple de Louxor vu depuis le Nil. Dans ce panorama, devenu, mais on le comprend, un cliché ou une carte postale que l'on trouve sur tout dépliant d'agence de voyage, en parité avec les pyramides, se trouve rassemblé tout ce que l'Égypte propose d'exotique, de spectaculaire et de plus significatif : le Nil et ses felouques, les ruines romantiques d'un grand temple, des palmiers et un minaret. Cette image, heureusement inchangée, à quelques détails près, peu perceptibles à quelque distance, fut un admirable prétexte aux artistes découvreurs et révélateurs de l'Égypte, aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'ils contribuèrent à la véhiculer. Quoi de plus convaincant que de comparer, chacun avec son talent, les représentations de ce paysage incontestablement porteur d'une grande émotion, dues à William Prinsep ("Luxor from the ferry to Kurna", 1834), à David Roberts ("Luxor", 1839)⁴⁴ et à Jérôme ("Le prisonnier", 1857), œuvre la plus significative de cette inspiration, où le décor égyptien, estompé, silhouetté mais totalement présent, sert seulement de prétexte à une composition romantique dont le sujet est, théoriquement, hors du temps et des lieux mais n'aurait pu atteindre au sublime sans le choix qui en a été fait de le situer sur le Nil, face à Louxor.

⁴² Gérard Ackermann, *Les orientalistes de l'École Britannique*, ACR, Paris, 1991, p. 236 à 253.

⁴³ Jusqu'en 1995, le temple de Deirelhagar, à l'ouest de l'oasis occidentale de Dakhla, vierge de toute investigation archéologique, présentait le même aspect romantique ; depuis cette date, le monument est en cours de dégagement par une mission canadienne ; on peut le regretter.

⁴⁴ G. Ackermann, *op. cit.*, p. 230 et 249.